

50 *Que les pensées seules*
roit aux intentions de la sainte Vierge
& de tous les Bienheureux, il faudroit
néanmoins bien se donner de garde de
prendre toutes ces pensées de glorifier
Dieu pour des intentions effectivement
pures & relevées, parce qu'il peut fort
bien se faire que ces actions accom-
pagnées de toutes ces belles pensées
& de ces protestations magnifiques,
naissent effectivement d'une intention
entièrement humaine, ou d'une cha-
rité très-foible & très-imparfaite.

On doit même croire qu'on ne les
fait presque jamais avec cette pureté
d'intention dont on a l'idée & le désir,
parce qu'on est bien éloigné d'avoir le
degré de charité qui seroit nécessaire
pour cela : car l'intention est pure à
mesure que l'amour est pur ; & par
conséquent ceux qui ont le cœur impur
peuvent bien désirer cette pureté d'in-
tention ; mais ils ne l'ont pas toujours,
quoiqu'ils la désirent.

Je ne blâme donc nullement toutes
ces pratiques, qui sont bonnes en
elles-mêmes, & qui tiennent lieu de
prieres pour demander à Dieu une
bonne intention. Je prétends seule-
ment avertir de l'abus qu'on en peut
faire, & de l'illusion où l'on peut

ne sont point oraison. L. I. 51
tomber en les prenant pour des mar-
ques certaines de véritables vertus ;
au lieu que ce ne sont ordinairement
que des pensées, & tout au plus des
désirs, dont on ne doit pas conclure
qu'on y ait les vertus que l'on désire,
ni même qu'on les désire fortement ;
puisque ce désir renfermé dans ces
actes purement intérieurs, n'est com-
battu par aucune difficulté.

CHAPITRE VII.

*De la pratique des Conventions. Abus
qui pourroient s'y glisser.*

ON peut encore juger par-là de ce
que l'on doit dire d'une autre
pratique qui suppose que pour multi-
plier les actes d'amour envers Dieu,
& des autres vertus, & par conséquent
les mérites, il n'y a qu'à convenir
avec Dieu que toutes les fois qu'on
fera quelques actions & quelques
mouvements extérieurs, on lui mar-
quera par-là qu'on l'aime, ou qu'on
veut l'aimer, dans un très-haut degré,
par exemple, autant que les Séraphins :
d'où l'on prétend conclure qu'en don-

nant cette signification à ses *aspirations* & à ses *respirations*, au battement de son cœur, à tous ses pas, Dieu qui entendra sans doute ces signes, les prendra tous pour des actes d'amour de Dieu, & même pour des actes d'un amour qui seroit dans le degré qu'on auroit voulu marquer par ces signes.

Mais il y a une illusion visible dans cette pratique, si on est effectivement persuadé que Dieu compte à ceux qui ont fait cette convention, toutes les actions naturelles auxquelles on ne joint en effet aucun mouvement d'amour, pour de véritables actes d'amour, & qu'ainsi leur mérite augmente infiniment en vertu de cette convention, par la seule multiplication de ces signes.

Cette illusion ne consiste pas en ce que ces personnes supposent que Dieu entend nos plus secrètes pensées, car c'est un article de foi; ni en ce qu'ils disent qu'on peut attribuer à certaines actions, ou extérieures, ou intérieures, certaines significations; cela se peut aussi pratiquer utilement en certaines rencontres, pourvu qu'on l'entende bien. Car il est certain qu'on peut

exposer à Dieu ses désirs en deux manières: l'une distincte & particularisée, en concevant distinctement toutes les choses qu'on lui demande: l'autre confuse & générale, en lui exposant les désirs que l'on a véritablement dans le fond de son cœur, & en lui disant avec David: *Seigneur, vous voyez tous mes désirs, & mes gémissements ne vous sont point cachés.*

Ps. 17.

En parlant de la sorte à Dieu, on lui expose tout ce qu'on lui a demandé en particulier par d'autres prières, & l'esprit les comprenant toutes, les abrège & les réduit à ce peu de paroles, comme s'il disoit à Dieu: Seigneur, vous savez ce que je vous ai souvent demandé; je vous en renouvelle la demande.

Or comme on peut réduire ainsi ses demandes en abrégé, on peut aussi y réduire les louanges que nous donnons à Dieu, & notre esprit peut vouloir exprimer en un seul mot ce qu'il a conçu ou qu'on peut concevoir par des pensées différentes.

Il est encore vrai que comme on se sert des paroles pour exprimer ses pensées & ses mouvements intérieurs, on peut aussi se servir de certaines ac-

54 *Que les pensées seules*
rions & de certaines choses extérieures
à même fin.

C'est ainsi qu'il est remarqué dans
la vie de quelques personnes de piété
qui avoient de fâcheuses tentations
contre la foi, qu'elles mettoient sur
leur cœur une profession de foi qu'el-
les avoient écrite, & qu'en la tou-
chant seulement, elles prétendoient
marquer à Dieu qu'elles y étoient vé-
ritablement attachées.

Toute la religion est pleine de ces
signes, & l'on peut dire que toutes
les cérémonies de l'Eglise, tous les
habits des Prêtres, des Religieux &
des Religieuses sont de ce nombre,
& qu'il y a des significations qui y sont
attachées non-seulement par des con-
ventions particulières, mais par l'in-
tention générale de l'Eglise. De sorte
que pour pratiquer cette sorte de dé-
votion, il vaut bien mieux se join-
dre avec l'Eglise, & se servir des
signes qu'elle a institués, que d'en in-
stituer de nouveaux qui chargent l'es-
prit par leur multitude, & nous em-
pêchent de nous unir à la dévotion de
l'Eglise, & de nous servir, selon son
esprit, de ceux qu'elle a établis.

L'illusion consiste donc uniquement

ne sont point oraison. L. I. 55
à supposer que le seul signe extérieur,
comme peut-être une *aspiration* ou une
respiration, sans être jointe à une action
intérieure présente, ni à aucun mou-
vement d'amour de Dieu, soit accep-
té de Dieu comme un véritable acte
d'amour. Car les conventions faites
avec Dieu ne sauroient faire qu'il voie
les choses autrement qu'elles ne sont,
& qu'il en juge d'une autre manière
qu'elles ne méritent. Nous pouvons
bien désirer que Dieu le fasse; mais
il ne s'oblige pas à le faire, ou plu-
tôt sa vérité l'oblige de n'en rien
faire; & par conséquent ces conven-
tions ne sauroient faire que ce qui
n'est point acte de charité soit regardé
& réputé de Dieu comme un acte de
charité.

Or ces aspirations & ces respirations
auxquelles l'esprit ne joint actuelle-
ment aucune pensée, ni aucune action
de la volonté, ne sont point par elles-
mêmes des actes de charité; elles ne
procedent en aucune sorte de la cha-
rité. C'est la nature qui en est l'uni-
que cause; & par conséquent il est im-
possible que Dieu nous les compte com-
me des actes de charité.

A la vérité Dieu voit que celui qui

36 *Que les pensées seules*
avoit fait cette convention auroit sou-
haité que ce fussent autant d'actes d'a-
mour de Dieu, comme parle le Pro-
phete, en disant : *Que tous mes os vous*
disent : Seigneur, qui est semblable à vous?
auroit souhaité que ces os fussent autant
de langues pour relever la grandeur de
Dieu; comme le même Prophete, en
disant : *O mon ame, bénis le Seigneur,*
& que tout ce qui est en moi rende gloire
à son saint nom, désireroit que toutes
les parties de son corps & toutes les
puissances de son ame se joignissent
pour rendre graces à Dieu de ses bien-
faits; & comme en disant, que le ciel,
la terre & la mer le louent, & tous les
reptiles qui y sont, il désireroit en effet
que toutes les créatures s'unissent pour
louer Dieu, ou que nous tirassions des
sujets continuels de louanges de la vue
des créatures. Mais de même qu'il se-
roit ridicule de prétendre qu'après
que le Prophete eut fait ces souhaits, il
n'avoit plus qu'à demeurer en repos,
& qu'ayant attaché la signification de
louange & d'action de grace au ciel,
à la terre, à la mer, aux poissons, à
ses os & à toutes les parties de son
être, Dieu lui comptoit chaque mo-
ment de l'être de ces créatures comme

Ps. 34.

Ps. 102.

ne sont point oraison. L. I. 57
de nouveaux actes de charité; il est
ridicule de même de prétendre qu'à
cause d'un pareil souhait, des actions
purement naturelles deviennent des
actions de charité & augmentent no-
tre mérite.

S'il y a donc quelque mérite dans
ces souhaits, il est dans le souhait mê-
me, & non dans cette signification
qu'on donne à des choses qui, par
elles-mêmes, ne sont point des actes
de charité; & toute l'utilité de ces
significations arbitraires ne peut con-
sister qu'à exciter nos pensées, & par
nos pensées, nos affections & nos dé-
sirs.

Si donc celui qui se feroit accoutumé
à regarder ses aspirations comme une
image de la nécessité d'attirer en nous
la grace par la priere, & ses respira-
tions comme l'image de l'obligation
où nous sommes de rendre à Dieu ses
bienfaits par l'action de grace, ensuite
de ces images formoit souvent des dé-
sirs de cette grace, & étoit souvent
averti d'en rendre graces à Dieu, il
méritoit en effet, non à proportion
des respirations ou aspirations qui ne
méritent rien par elles-mêmes; mais
à proportion de ses désirs & de ses

58 *Que les pensées seules*
actions de graces intérieures.

Il faut donc supposer, pour éviter toutes ces illusions, qu'on ne mérite point auprès de Dieu par une espece de finesse; qu'il ne se tient honoré que par la charité; qu'il ne compte nos actions, qu'à proportion de la charité qu'il y voit; & qu'ainsi il ne faut pas prétendre que parce qu'on s'est avisé de souhaiter que toutes ses respirations soient des signes de la charité, on mérite davantage que si on avoit fait quelque autre action avec une égale charité. Au contraire il y a bien de l'apparence, comme nous avons déjà dit, que rien n'est de moindre mérite que ces sortes de souhaits, parce qu'ils ne content rien, qu'ils n'incommodent en rien la cupidité, & que n'étant point opposés à l'amour propre, & y étant au contraire très-conformes, il peut se faire très-facilement qu'ils n'aient point d'autre source que notre propre intérêt.



ne sont point oraison. L. I. 59

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne faut pas juger du mérite de l'oraison par la ferveur sensible.

ON auroit tort d'accuser ceux qui ont traité de la priere, d'avoir prétendu juger de la pureté & du mérite qu'elle peut avoir, par les mouvements sensibles que quelques-uns y éprouvent, & par les consolations, les goûts & les douceurs qu'ils peuvent y ressentir. Car il n'y a point d'avis qu'ils aient eu soin de répéter plus souvent, & d'inculper davantage que celui que cette regle seroit très-fausse; que tous ces sentiments si tendres ne sont point des preuves certaines de la perfection de l'oraison; que Dieu peut les accorder à ceux qu'il veut attirer & qui commencent à marcher dans cette carrière spirituelle; mais qu'il les retire d'ordinaire aux ames plus avancées & plus fortes. Et en effet on les trouve dans des ames très-foibles & très-imparfaites, & qui n'ont même aucun sentiment d'une véritable charité.

Quel amour de Jesus-Christ avoient

C vj

60 *Que les pensées seules*
ces femmes de Jérusalem qui pleu-
roient en le voyant passer chargé de
sa croix, & allant au Calvaire, & qui
méritèrent par leurs larmes, non que
Jésus-Christ les approuvât, mais qu'il
les en reprît par ces paroles: *Filles de*
Jérusalem, ne pleurez point sur moi,
mais pleurez sur vous-mêmes & sur vos
enfants, parce qu'il voyoit que leurs
larmes n'étoient l'effet que d'une ten-
dresse naturelle, excitée par des idées
d'imagination, & non d'aucun vérita-
ble amour pour la justice violée si
indignement en la personne de Jésus-
Christ.

L'ame aime naturellement à être
touchée par des idées vives, comme
elle sent du dégoût pour les idées
froides & languissantes; & c'est pour-
quoi elle accompagne les idées vives
de divers mouvements de joie & de
tristesse auxquels elle se laisse douce-
ment aller.

Saint Augustin s'accuse d'avoir sou-
vent pleuré la mort de Didon, & il
n'y a presque personne qui n'ait éprou-
vé cet attendrissement à l'égard de
certaines histoires lamentables, qui,
quelque tristes qu'elles soient, ne
laissent pas de plaire, parce que l'ame

ne sont point oraison. L. I. 61
prend plaisir à être touchée, & ne hait
rien tant que la langueur.

Or ce qui arrive à l'égard de ces
histoires profanes, peut arriver à l'é-
gard des histoires saintes, comme de
la Passion de Jésus-Christ, & la nature
n'est pas incapable d'en être touchée
par une représentation vive, de même
que par une autre histoire.

Ne prenez pas sujet de conclure, dit
Pierre de Blois, que vous êtes bien avec
Dieu de ce que vous versez quelquefois
des larmes sur ce qu'on vous dit de Jésus-
Christ, puisque vous n'êtes pas souvent
moins touché d'un récit d'une fable. Ce
même cœur qui semble tout rempli de
compassion pour Jésus-Christ, ne le sera
pas moins dans un moment pour les
aventures du Roi Artus. Ainsi, à moins
que nous n'aimions solidement Dieu,
nous perdons également toutes ces lar-
mes.

Petr. Bles.
Opusc. de Pen-
nitentiâ.

Mais nonobstant toutes ces expé-
riences, on ne laisse pas de concevoir,
avec peine, comment il est possible
qu'une personne plus sensiblement
touchée n'ait pas un amour plus fort;
& c'est pourquoi il est bon de com-
prendre que la force de l'amour dé-
pend proprement des dispositions où

62 *Que les pensées seules*
l'ame s'est établie par les diverses actions de vertu qu'elle a pratiquées. Car toutes ces diverses vertus sont en effet divers actes d'amour de Dieu, par lesquels l'ame s'est exercée à surmonter diverses difficultés qui l'en détournent, & à regarder Dieu sous diverses faces; ce qui fait qu'elle se porte à lui d'une manière moins sujette au changement & aux ébranlements des tentations.

Au contraire, toutes les passions humaines auxquelles l'ame s'est laissée aller, sont autant de poids qui affoiblissent son mouvement vers Dieu, qui la disposent aux ébranlements de quelques ferveurs sensibles qu'ils puissent être accompagnés; parce que ces ferveurs ne sont pas durables: les idées sensibles qui les causent, se dissipent, l'ame en perd peu à peu le sentiment, & les passions reprennent ensuite leur empire, & entraînent l'ame en renouvelant les idées qui les ont causées, auxquelles elle a contracté de la pente.

La force de l'amour ne consiste pas dans une sensibilité passagère, mais dans une pente de l'ame vers Dieu, capable de résister aux tentations, & entr'autres aux sécheresses & aux pri-

ne sont point oraison. L. I. 63
vations de mouvements sensibles; & c'est pourquoi ces Auteurs prétendent, avec raison, qu'il y a quelquefois plus de mérite dans les prières où Dieu ne nourrit l'ame que de l'épreuve de ses misères, que dans les douceurs les plus sensibles; parce que l'ame en demeure plus forte, plus humiliée & plus indépendante de toutes sortes de consolations sensibles. Cette doctrine est vraie, pourvu que l'on en demeure là: mais comme l'esprit humain est sujet à outrer tout, il y a des gens qui la portent à de fort grands excès, dont on en représentera quelques-uns ailleurs.

